

Québec français



Québec Science
Une vitrine du savoir scientifique

Michel Gauquelin

Number 102, Summer 1996

La vulgarisation scientifique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58632ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gauquelin, M. (1996). *Québec Science* : une vitrine du savoir scientifique. *Québec français*, (102), 68–72.

Le sensationnalisme et le journalisme scientifique

En information, la concurrence est vive et les bonnes places sont rares. Pour qu'une nouvelle scientifique fasse la une, certains journalistes sont tentés de lui donner plus de poids et de portée qu'elle n'en a réellement.



Radio Canada

par Yanick Villedieu *

Est sensationnel, dit notre grand ami le Petit Larousse, ce qui « produit une forte impression de surprise, d'intérêt, d'admiration ». Est sensationnalisme, dit-il encore, ce qui est « goût, recherche systématique du sensationnel ».

Surprise, intérêt, admiration...

Difficile à vrai dire de ne pas coller ces mots-là... à la science d'aujourd'hui elle-même. Souvent surprenantes, les découvertes de l'astronomie, des sciences naturelles, de la génétique, des neurosciences. Captivantes, l'histoire du monde et l'évolution de l'homme telles que nous les racontent la géologie, la paléontologie, l'anthropologie. Admirables, les exploits de la médecine de pointe et de l'exploration spatiale, les prouesses de l'informatique et de l'imagerie, les réalisations de la biotechnologie, du génie des matériaux, des technologies des transports.

Pas étonnant donc que le journaliste scientifique (et à plus forte raison le généraliste) succombe parfois — d'aucuns disent souvent — au redoutable charme des sciences et des techniques. Pas étonnant non plus qu'il soit régulièrement tenté par le diable du sensationnalisme. Après tout, si vous voulez que votre « histoire » fasse la une, ou que votre reportage se taille une place dans le téléjournal, il faut qu'elle (ou il) soit au moins aussi attrayant — d'aucuns disent sensationnel — qu'une bonne vingtaine de « grosses » nouvelles politiques, sociales, sportives, économiques. En information, même quand les nouvelles coulent à jet continu, la concurrence est vive et les bonnes places sont rares.

D'où la toujours possible tentation de « gonfler » quelque peu la nouvelle scientifique, de lui conférer plus de poids et de portée qu'elle n'en a réellement, autrement dit de donner un coup de pouce au savoir. C'est ainsi qu'une hypothèse devient une découverte — et vous voici avec un gène du crime, aussi vrai que je vous parle. Qu'une découverte fondamentale est hâtivement parée des attraits de l'appliqué — comme ce fut le cas, il y a une dizaine d'années, avec l'hormone du cœur et ses vertus anti-hypertensives. Ou qu'une application lointaine est promise pour demain — et l'on s'enthousiasme sans retenue aucune, depuis deux ou trois ans, pour « les fabuleuses promesses de la thérapie génique ».

The Incredible Machine, National Geographic Society, 1996

Le sensationnalisme par amplification

Ce « sensationnalisme par amplification » est un danger qui guette en permanence les journalistes œuvrant dans le domaine de l'information biomédicale. Je ne saurais dire combien de succès d'éprouvette ont été présentés comme d'« importantes percées thérapeutiques », combien de résultats sur l'animal ont allègrement été extrapolés à l'humain, ni combien de recherches sur quelques individus ont été annoncées comme des « victoires », définitives ou presque, sur une maladie ou sur une autre.

À elle seule, la couverture de l'infection par le VIH (virus de l'immunodéficience humaine) et du sida, depuis près d'une quinzaine d'années, pourrait fournir des pages d'exemples pour illustrer mon propos. Bien des manchettes ont fait croire qu'on était en train de voir la fin du cauchemar. Mais qui se souvient encore de ces « remèdes miracles » que furent, pour ne citer qu'eux, le HPA-23, l'interféron gamma, la cyclosporine ou même l'extrait de racine de concombre chinois ? Ou de ces découvertes fondamentales sur le virus et la façon dont il s'attaque à l'organisme, et dont les « implications thérapeutiques » étaient tellement « évidentes » ?



Les pièges de la compassion et de l'épouvante

Les exemples qui précèdent montrent bien qu'en matière de biologie et de médecine, les journalistes peuvent aussi tomber dans une sorte de « sensationnalisme par compassion ». La maladie est là, terrible, qu'elle s'appelle sida, cancer ou Alzheimer ; les remèdes sont imparfaits ou carrément inexistantes. Alors on croit devoir s'accrocher au moindre signe d'espoir, à la moindre esquisse de traitement... quitte à ce que la compassion soit très vite remplacée par la confusion, en tout cas par la déception, l'énorme déception du patient qui, bien sûr, y a cru, et parfois avec la foi du désespoir.

Existe à l'opposé ce qu'on pourrait qualifier de « sensationnalisme de l'épouvante », où cette fois l'on ne suscite pas l'espoir, mais on déclenche la peur. Par exemple, la peur de l'épidémie soudaine, causée par un microbe inconnu et dévastateur, tout-puissant, défiant la science et menaçant l'humanité dans une sorte de Grand Soir micro-biologique. La couverture des récentes flambées de fièvre Ébola, au Zaïre l'année dernière et plus récemment au Gabon, tenait parfois de l'information-spectacle et pouvait à la limite ressembler à une campagne de promotion pour le film *Épidémie*, qui d'ailleurs portait sur le même microbe et sortait en même temps sur les écrans !

Pourquoi ces excès de zèle sous la plume ou dans la bouche des journalistes ? Nul doute d'abord que la science et la technologie contemporaines, et parmi elles la biologie et la médecine, exercent une sorte de fascination sur eux : le cœur artificiel, la chirurgie *in utero*, les premiers balbutiements de la thérapie génique ou l'implant cochléaire (qui redonne une certaine ouïe aux sourds) ont ce côté merveilleux de la fiction qui devient science, réalité, routine même. Il ne faut donc pas trop en vouloir aux journalistes de donner parfois dans les gros titres.

À qui la faute ?

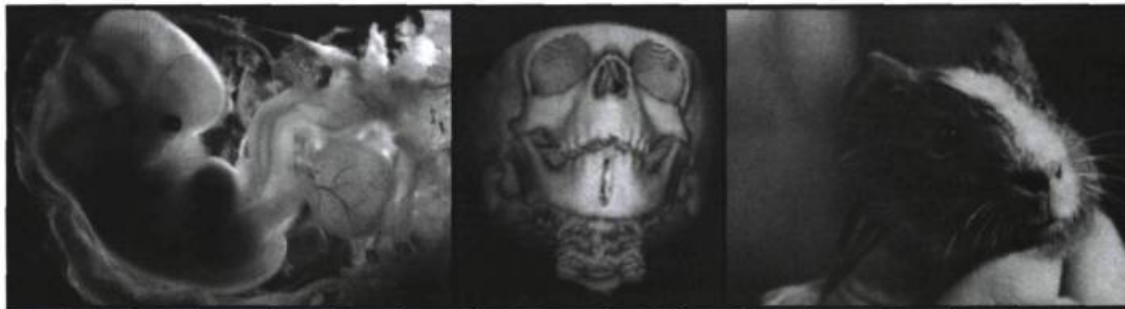
Mais si pierre il faut jeter, sans doute faudrait-il aussi le faire à certains scientifiques ou institutions de recherche qui hésitent de moins en moins, me semble-t-il, à faire jouer les grandes orgues. On peut bien sûr — et à juste titre — reprocher aux journalistes de couvrir trop béatement certaines conférences de presse. Mais on ne

peut pas non plus s'empêcher de noter la montée de ce qu'on a baptisé « la science par conférences de presse », c'est-à-dire la tendance à annoncer certains résultats de recherche beaucoup plus par médias interposés que dans les journaux scientifiques comme tels.

Ce phénomène, soit dit en passant, est particulièrement visible en recherche pharmaceutique. Les fabricants de médicaments, qui s'y connaissent en relations de presse, convoquent régulièrement les journalistes pour leur annoncer, patient ou patiente à l'appui, la bonne nouvelle. Les médias la reprennent, souvent en la simplifiant et en l'amplifiant. Le lendemain, les personnes qui souffrent de la maladie que le nouveau traitement est censé guérir en demandent à leur médecin, et le tour est joué.

Que faire ? Boudier systématiquement les conférences de presse et les communiqués, sous prétexte qu'on risque d'y perdre sa plus belle plume, celle qui doute et qui critique ? Peut-être pas. Il y a souvent du bon et du solide dans les nouvelles

La maladie est là, terrible, qu'elle s'appelle sida, cancer ou Alzheimer ; les remèdes sont imparfaits ou carrément inexistantes. Alors on croit devoir s'accrocher au moindre signe d'espoir, à la moindre esquisse de traitement... quitte à ce que la compassion soit remplacée par la déception du patient qui y a cru avec la foi du désespoir.



The Incredible Machine, National Geographic Society, 1996

qui sortent de ces rencontres. Et souvent matière à intéresser le public.

Mais le journaliste scientifique ne devrait jamais manquer l'occasion de mettre les choses en perspective, de faire les nuances qui s'imposent, de scrupuleusement souligner les limites de la découverte annoncée (nombre et type des malades retenus pour l'étude, durée de l'étude, effets secondaires, mesure du « succès » revendiqué). Et tout cela, évidemment, en gardant quand même sa capacité d'émerveillement devant la science qui découvre et explique le monde, et devant la technique qui nous permet d'agir sur lui.

Surprise, intérêt, admiration : ces ingrédients-là aussi, je crois, doivent être au menu du journaliste scientifique. Avec cette modération qui, on le sait pour d'autres élixirs, a bien meilleur goût.

La couverture des récentes flambées de fièvre Ébola, au Zaïre l'année dernière et plus récemment au Gabon, tenait parfois de l'information - spectacle et pouvait à la limite ressembler à une campagne de promotion pour le film *Épidémie*, qui d'ailleurs portait sur le même microbe et sortait en même temps sur les écrans !

* Yanick Villedieu est journaliste scientifique, animateur du magazine radiophonique *Les Années-lumière*, à Radio-Canada.

QUÉBEC SCIENCE

une vitrine du savoir scientifique

À travers les pages du magazine, c'est l'histoire de plus de 30 ans de vulgarisation scientifique qui s'écrit.



par Michel Gauquelin *

Parce qu'il a 33 ans, le magazine *Québec Science* est considéré, à juste titre, comme le doyen des médias québécois de vulgarisation scientifique destinés au grand public. Sa longévité et, sans doute, un succès certain lui ont d'ailleurs valu d'être

examiné sous toutes ses coutures par de nombreux chercheurs en quête de sa signification, de son « vécu », de ses états d'âme. Pour les communicateurs et journalistes scientifiques, dont je fais partie, il ne fait pas de doute, en effet, qu'il se situe au cœur de toute la démarche de vulgarisation scientifique qu'a connue le Québec au cours des trente dernières années.

Près de 90 % des abonnés de *Québec Science* conservent leur magazine. Je suis de ceux-là. De temps en temps, je les consulte, les feuillette, parfois nostalgique mais aussi étonné. Cette fois-ci, je suis remonté aux sources, c'est-à-dire au *Jeune Scientifique* (1962), et j'ai fait défiler des dizaines et des dizaines de numéros pour constater, à mon grand étonnement, que *Québec Science* était resté très fidèle à lui-même. La vulgarisation scientifique aurait-elle si peu évolué ?

La mécanique quantique, l'exploration spatiale, la climatologie, la cartographie de la Lune, le merle américain étaient au sommaire des numéros du *Jeune Scientifique* du printemps 1964 tout comme on les retrouvait dans les *Québec Science* de... 1993 ou 1995 ! Bien sûr, il y avait quelques différences importantes dans les contenus. Par exemple, Georges Lemaire écrivait en février 1964 que « Les astronautes iront bientôt sur la Lune » et que cela nous permettra de résoudre les problèmes que posent à la fois la science contemporaine et l'avenir de l'humanité.

Un essor fulgurant

De fait, pendant ces trois décennies, un grand nombre de sujets d'articles sont apparus régulièrement au sommaire du magazine tout simplement parce qu'ils passionnent, intriguent ou émerveillent et qu'il reste encore beaucoup à découvrir et à comprendre sur eux. Cela ne veut pas dire toutefois que les vulgarisateurs scientifiques ont toujours traité des mêmes sujets. Les précipitations acides sont apparues, et ont disparu, tout comme les chroniques environnementales entre la fin des années 1970 et 1980. Les sciences naturelles, très présentes il y a trente ans,

ont cédé du terrain à l'informatique, à l'énergie et aujourd'hui à Internet.

Bref, malgré les apparences, il y a eu bien du changement, à l'image de tout le mouvement québécois de vulgarisation scientifique et de la société québécoise elle-même. Jusqu'en 1969, *Le Jeune Scientifique* s'adresse aux élèves du secondaire. On ne fait pas la couverture du magazine avec le métro de Montréal mais plutôt avec le fruit de l'asclépiade commune ou une éprouvette. Les professeurs qui en écrivent les textes décrivent et expliquent de façon didactique. Le magazine se caractérise par sa sobriété, à l'image de la science d'alors et d'une société québécoise de la Révolution tranquille, en pleine réforme de l'éducation, en train de préparer Expo 67.

Propriété de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS), *Le Jeune Scientifique* est dirigé par Léo Brassard, un clerc de Saint-Viateur. La vulgarisation scientifique, comme l'éducation, est encore aux mains du clergé. Une exception de taille : Fernand Seguin utilise les médias modernes que sont la radio (Radio-Collège) et la télévision (*La science en pantoufles*, *Le roman de la science*) dès les années 1950.

C'est avec le numéro de janvier 1970 que *Le Jeune Scientifique* se transforme en *Québec Science*. L'illustration de la page couverture — un drapeau anglais étalonné en centimètres pour annoncer l'instauration du système métrique — préfigure

ce qui sera la marque de *Québec Science* pendant plus de quinze ans : les couvertures concept. Elle donne aussi le ton de ce que voudra être le magazine : résolument québécois. C'est la toute jeune Université du Québec qui publiera dorénavant *Québec Science*, et cela jusqu'en 1992.

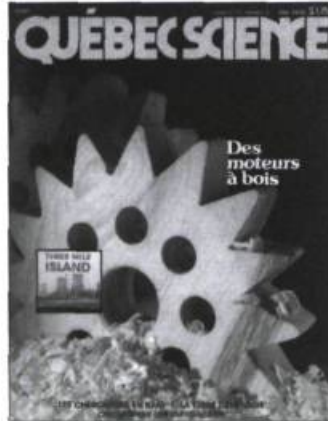
Si *Québec Science* vise toujours à promouvoir des carrières scientifiques, les moyens ont changé. Les journalistes ont pris le pouvoir et commencent à transformer *Québec Science* en un véritable magazine.



La revue *Le Jeune Scientifique*, l'ancêtre du magazine *Québec Science*. Cette revue s'adressera jusqu'en 1969 aux écoliers du secondaire.

Les professeurs et autres scientifiques leur cèdent rapidement la plume. On s'intéresse à l'actualité pour en vulgariser les aspects scientifiques. Vendu en kiosque pour rejoindre le grand public, accueillant bientôt de la publicité, *Québec Science* prend sa place dans le monde de l'édition profes-

que du journalisme scientifique vert qui chauffe au bois et fume son « pot » tout en dénonçant, déjà, les effets des avions sur la vie sauvage. Les économies d'énergie, l'auto électrique, l'autre médecine ont la cote. À tel point que, intarissables, les journalistes vulgarisateurs même non



Quelques couvertures de Québec Science rappelant les débuts de ce magazine en commençant par son premier numéro publié en janvier 1970.

sionnelle. Les techniques journalistiques s'affirment : création de chroniques, nouvelles brèves, importance de la photo, avec sa légende, titres, intertitres, etc.

Alors que le Québec entre en ébullition — avec la Crise d'octobre 1970 —, que l'informatique pour tous balbutie, que triomphent les Jeux olympiques et le Parti québécois en 1976, la première génération de journalistes scientifiques s'affirme, pour le plus grand bien de *Québec Science* qui est leur lieu de rassemblement. Les Gilles Provost, Fabien Gruhier, Jean-Marc Carpentier, Jean-Marc Fleury, Luc Chartrand, Pierre Sormany, Yanick Villedieu, André Delisle, François Picard s'enthousiasment. La science et la technologie sont encore sujets d'émerveillement : on applaudit le nucléaire. Les journalistes scientifiques participent à l'essor et à l'affirmation du Québec moderne. C'est à cette époque qu'ils créent l'Association des communicateurs scientifiques du Québec.

Quand on refait la société et qu'on règle le sort du monde, cela prend quelques pages. Les articles sont souvent de véritables dossiers, très documentés, qui portent sur les grands sujets de société du moment : les nouveaux lasers, Illich et l'échec de la médecine, l'aventure des *Apollo*, mais aussi les troubles du langage et la paternité, car on accorde maintenant une place plus importante aux sciences humaines et sociales.

Dès 1973, la vague écologique apparaît. Elle culmine au tournant de 1980, année marquée par le référendum québécois sur la souveraineté-association et prélude à une première récession. En attendant, le nucléaire est dorénavant honni, le retour à la campagne, adulé. C'est la grande épo-

militants publient des livres édités par *Québec Science* : *Demain, la santé* (Yanick Villedieu), *Un paradis de la pollution* (Jean-Pierre Rogel).

La vulgarisation se diversifie

Durant la décennie 1980, des modifications profondes marquent la vulgarisation scientifique. La récession de 1981 ébranle la société et laisse de profondes traces. Pour *Québec Science*, c'est le début de difficultés financières qui durent plus de dix ans. Il faut dire que *Québec Science* doit maintenant affronter une vive compétition même si elle n'est qu'indirecte. Les *Guide Ressources*, *Santé*, *PME* et autres *Coup de pouce* profitent de la reprise économique pour naître. Le partage du lectorat provoque une baisse du nombre des abonnés à *Québec Science*.

De plus, le domaine dans lequel *Québec Science* régnait est envahi. Des magazines spécialisés dits « verticaux » naissent pour répondre aux intérêts précis de lecteurs ou d'associations : *Interface*, *Franc-Vert*, *Les Débrouillards*, *Québec Oiseaux*...

La communication scientifique elle-même se transforme pour rejoindre le public avec d'autres moyens. Les émissions scientifiques, précurseurs de *Découverte* et des *Années-lumière*, prennent une place de choix à la télévision et à la radio tandis que la muséologie scientifique prend son essor. On crée des centres d'interprétation, on passe à deux doigts de bâtir une Maison des sciences à Montréal, on ouvrira bientôt l'Insectarium puis le Biodôme.

Québec Science se cherche. Les journalistes des années 1970 ont disparu, transformés en journalistes de radio, de magazines d'intérêt général ou en

communicateurs au sein d'entreprises, à moins qu'ils ne soient en affaires à leur propre compte. Les départs, en 1987, du rédacteur en chef, Jean-Pierre Rogel, et de l'adjointe à la rédaction, Diane Dontigny, mettent un point final à une époque et à un style.

Dans un Québec aux nouvelles valeurs économicistes entraînées de la récession, alors que le projet de société québécoise en a pris pour son rhume, la vulgarisation scientifique se diversifie et *Québec Science* change lui aussi.

La relève s'appelle Michel Groulx, Raymond Lemieux, Gilles Parent, Gilles Drouin. Elle est souvent issue des départements de communication et des programmes de journalisme de nos universités ou encore du concours de journalisme scientifique qu'organise l'Association des communicateurs scientifiques.

« Alerte aux MTS, sida », « La panique est-elle justifiée ? », « L'explosion de *Challenger* », « Enrhumé pour l'été », les sujets que traitent *Québec Science* restent dans la veine des années précédentes jusqu'en 1986. On choisit de coller à l'actualité, comme le font les autres médias de masse. « Infopuce » et « Cinéscience » sont des chroniques qui témoignent de l'émergence de la micro-informatique et de l'engouement pour les techniques audiovisuelles. *Québec Science* s'adapte au contexte économique et social.

Mais, bien vite, l'actualité scientifique n'apparaît plus que de façon épisodique aux côtés de sujets généraux comme « Les ponts du Québec » ou « Le bronzage », à tel point que les lecteurs perçoivent de moins en moins de « science » dans

leur *Québec Science*, sans pour autant avoir plus de Québec puisque la question nationale est en veilleuse. Le développement durable a remplacé le militantisme environnemental et, valeurs économiques obligent, on titre maintenant : « Les entreprises et l'environnement » (1988).

Le retour de la science

L'arrivée d'une nouvelle équipe en 1992 permet au magazine de retrouver un équilibre. Plusieurs « vieux » journalistes scientifiques reprennent du service apportant leur capacité d'analyse en plus d'un talent confirmé ; ils donnent à *Québec Science* une couleur qui avait fait sa marque de commerce. *Québec Science* colle de nouveau à l'actualité tout en renforçant la qualité scientifique des contenus. Le logotype de la page couverture est même modifié pour mettre le mot « science » en évidence.

Québec Science a pris son plus récent virage avec l'autoroute électronique, devenant en janvier 1995 le premier média québécois présent sur Internet. Le magazine compte maintenant une chronique consacrée à Internet et une autre aux CD-ROM. Un *Guide Internet* connaît un succès foudroyant, rappelant l'époque du *Québec Science* éditeur. Mais cette fois, c'est l'aspect pratique qu'on met en valeur et non des enjeux ou la réflexion. Un *Guide des vacances Québec Science*, publié chaque année depuis 1993, vient lui aussi répondre à un besoin d'information pratique en présentant les quelque 230 musées et autres centres d'interprétation que compte le Québec.

Faute de reprise économique, il faut aller chercher les lecteurs un à un puisqu'ils n'ont « plus le temps de lire ». La facture des textes change : ils se font plus courts, les dossiers sont découpés en une série d'articles, les images, plus présentes, comme sait le faire la télévision. Adapté à la réalité de la société québécoise actuelle, le magazine en récolte les bénéfices : hausse importante des ventes en kiosque, progression des abonnements, retour à la rentabilité, fidélité à nouveau importante de ses lecteurs dont la moitié sont abonnés à long terme (deux et trois ans) et témoignent de leur satisfaction. Acheté chaque mois par plus de 15 000 curieux qui veulent savoir, lu par environ 60 000 personnes, *Québec Science* consolide son rôle d'acteur majeur de l'information et de la vulgarisation scientifique au Québec.

Québec Science aujourd'hui : le reflet de l'évolution de la vulgarisation scientifique au Québec.



* Michel Gauquelin est le directeur du magazine *Québec Science* depuis près de quatre ans. Il en était le secrétaire de rédaction en 1969-1970 et a continué d'y collaborer jusqu'à la fin des années 1970 à titre de journaliste.